NOUVELLE

TRAHISON

DE RIQUETTI L'AINÉ,

Ci-devant dit MIRABEAU,

ET DES MINISTÉRIELS.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur! C'étoit donc pour cela qu'on avoit arrangé la pitoyable momerie du châtelet, qu'on avoit fait venir le nommé *Boucher* à la barre de la Nation, où ce coquin subalterne déclama une application si burlesque du fameux vers que je viens de citer.

Cette attaque feinte et postiche d'un tribunal perdu et presque pendu, cette opposition de Riquetti à Malouet, en faveur de l'inattaquable liberté de la presse, tout cela n'étoit que pour rendre au monstre-Mirabeau un vent de faveur populaire, et préparer le coup mortel que les ministres cherchent depuis quatre mois à porter à la révolution.

Ce n'est pas le décret qui m'inquiète. La clause des quarante-cinq vaisseaux est louable, et le Toulonois Ricard a bien fait de la proposer. Ils sont nécessaires ces quarante-cinq vaisseaux, pour foudroyer les flottes insolentes du Porsenna Castillan, et

A

34. N.° 5.

déjouer ainsi les trames qu'ourdit avec lui l'infâme tyran Pitt, cet ennemi des Anglois, des François et des hommes libres ; ce tigre-serpent dont la lanterne de Westminster ne tardera guère à purger la nature.

Quant à la clause infâme, et criminelle de haute trahison, *que la Nation Françoise observera les engagemens défensifs précédemment contractés avec l'Espagne*, j'ose l'envisager avec le calme du sang-froid ; certain que le Peuple François, ce peuple de souverains si fermes, si courageux, si supérieurs en lumières et en force d'ame à leurs vils représentans, anéantira cet effet particulier d'un décret qui porte dans son sein la guerre, la mort, et la contre-révolution.

Je l'ai donc lu ce long discours de Riquetti, ce chef-d'œuvre d'un génie infernal et d'une profonde scélératesse ! L'infâme coquin, le vil empoisonneur ! comme il *embrasse la constitution pour l'étouffer !* comme il peint les charmes de la prochaine révolution générale, pour mieux l'éloigner ou la faire manquer ! Comme il tient un langage opposé à celui des ministres (et quel langage !) pour mieux remplir l'ardeur de leurs desirs, et mieux gagner leur argent ! Avec quel art il abuse de son fatal ascendant sur ce côté *ministériel*, si bien nommé *côté gauche !* Avec quelle supériorité de talent il électrise, le bourreau qu'il est, cette tourbe méprisable ! Qu'il parle éloquemment à leur stupidité rustique, à leur platte servilité, à leur basse et sordide corruption ! Que de

tortuosités ! que d'artifices tantôt sublimes, tantôt bas et grossiers ! En effet, quel bout d'oreille il laisse échapper, lorsqu'il reparle encore (p. 983, colonne 1, lig. 24 du Moniteur) de *dissoudre notre armée*, le monstre ! et par-dessus le marché, de *brûler nos flottes ;* le bougre ! La plume me tombe dès mains......

Ecoute, Riquetti-Gabriel, tu me connois peut-être, ou si tu ne me connois pas c'est ta faute. Je ne suis point ton ennemi comme le jeune enthousiaste Lacroix, encore moins comme ces êtres qui *suçoient le lait des cours*, qui mangeoient le vil pain des préjugés serviles à la fumée de la garderobe des *princes*, et qui ne valent guères mieux que toi. J'ai un conseil à te donner : c'est peine perdue à toi de dénoncer la *dénonciation* du Châtelet, ce libelle torche-cul, que tu ne pourras jamais décrotter de la boue dont il est imprêgné. Dénonce le fameux libelle, le *famosus libellus*, le numéro 238 du Moniteur, qui, en calquant à la vître ton *grand* discours, offre l'empreinte de ton ame aux regards savans de la dernière postérité. O ! l'excellent papier, le terrible libelle que ce Moniteur ! Dénonce-le donc, frère de Boniface, dénonce-le donc un peu ; monte encore une fois à la tribune, et démalouétise *Malouet*. Ou plutôt commande-moi contre ce Moniteur un bon réquisitoire à ton *dévoué* Flandre, ou à ce pauvre diable de Mitoufflet.

François patriotes, je ne vous analyserai

pas ce discours qui fait époque, je ne le couvrirai pas des réflexions qu'il fait naître en foule. Allez à la source, allez au Moniteur. Lisez et méditez ; méditez vous-mêmes. Malheur à tout citoyen qui ne voit le cours de la révolution qu'à travers la lunette de tel ou tel journaliste. Les plus patriotes sont incapables de prendre cette formidable question dans son vrai biais, de vous suggérer des réflexions propres et suffisantes ; pas même le nerveux Loustalot, qui, tout Loustalot qu'il est, a son coin d'erreurs et de préjugés. Quand au vertueux et sensible Desmoulins, le pauvre cœur de Camille Desmoulins va être serré et oppressé plus de quinze jours, avant qu'il se trouve en état de disséquer le discours du saint-homme.

Quoi de plus dégoûtant que l'ombre de débat, la discussion croquée qui a eu lieu avant de consommer l'iniquité. Les Noirs étoient bien tranquilles ; ils n'avoient rien à faire, hors Saint-Maury à qui l'on avoit donné son bout de rôle. Qu'est-ce que le verbiage Mirabéliste et anti-Anglois d'un Boutidoux ? Qu'est-ce que ce bon janséniste Fréteau, perroquet du Montmorin ? Qu'est-ce qu'un Martineau, estafier ministériel, qui, parce qu'on a entendu Fréteau répéter la leçon du ministre, fait fermer tout sec la discussion, lorsque Robespierre demande la parole, Robespierre le plus vertueux de nos députés, le seul peut-être dont les opinions soient parfaitement

indépendantes et populaires, et sur la demande duquel on avoit décrété la veille la discussion ? Est-il donc permis à ce point à une bande d'hommes sans pudeur d'insulter à la vertu, de se jouer de leurs Commettans et de l'opinion publique ? Comment trouver des termes pour qualifier une section d'individus, qui précipite indécemment une discussion si grande et si capitale, et par-là met l'Assemblée entière dans la main d'un seul homme, d'un homme dont la conscience, l'ame et le cœur sont dans un sac d'argent, et le sac d'argent dans la main du ministre ?

Qu'est-ce que ce malheureux, qu'il me fait peine de nommer, devenu presque incapable de bégayer le patriotisme, de secouer l'aristocratie et le royalisme qu'il a puisés en naissant dans le flanc d'une Scythe ; qui veut que l'initiative appartienne au prétendu *pouvoir* exécutif, comme si les commis à l'exécution et à l'affiche des décrets devoient avoir l'initiative d'aucun décret chez un peuple libre ; et cela pour établir, dit-il, la *responsabilité des ministres*, comme si cette prétendue responsabilité n'étoit pas un leurre dérisoire, par lequel nos *gaillards* de députés se sont permis de mystifier leurs Commettans et leurs Maîtres ? Infortuné jeune-homme, si tu veux de bonne-foi rester avec nous, fais-toi l'ame d'un Plébéïen, et sois républicain tout de bon.

Trois bons Citoyens ont élevé la voix au milieu du ravage de tant d'hommes gagnés, ou

trompés, ou sans caractère et sans force. Pethion a parlé en honnête-homme et ne pouvoit parler autrement, mais il n'avoit pas eu le temps d'approfondir la question. Ricard a parlé en homme et en vrai François ; lui seul a été notre organe, lui seul a battu du cri de l'opinion publique l'oreille de ces scélérats, qui n'ont rien gagné à faire taire Robespierre. Enfin notre jeune et cher Barnave, qui n'a pas encore souillé ses talens en trahissant la Nation, mais dont le nuage de je ne sais quelles liaisons intercepte et dénature déjà les élans de patriotisme, a du moins corrigé le décret avec sa dextérité ordinaire ; il l'a rendu supportable malgré la clause infame ; il a neutralisé le venin du crocodile, et dompté le monstre encore une fois. Grace à ce jeune héros, nous pouvons maintenir *provisoirement* un décret, qu'autrement il eût fallu casser ou périr.

Citoyens qui me lisez, arrêtez-vous un instant avec moi. Occupons-nous sans délai à fermer les précipices qu'on ouvre sous nos pieds. Laissons un coupable et vénal orateur, si peu digne de notre haine, à ses remords s'il en peut avoir, ou à cette dégradation morale pour laquelle il paroit prédestiné. Que Marat, si telle est son idée, réserve pour Malouet cette corde fatale dont il est l'inflexible apôtre ; mais que Riquetti vive, qu'il vive pour montrer et faire abhorrer à notre jeunesse patriote l'exemple hideux d'un talent sublime, incapable de s'allier avec la vertu; d'un cœur déjà mort, où n'ont

pu s'établir les racines du vrai civisme. Inhabile désormais à être distingué sous une Constitution, qui n'accorde de *distinctions* qu'aux talens réunis aux vertus, qu'il rentre dans le néant d'une abjection tant méritée, et savoure, pour son supplice, l'enfer anticipé de la cupidité non-assouvie, et de l'ambition sans espoir.

Tout ceci est, j'en conviens, la ligue des aristocrates et des tyrans contre les peuples; mais bien plus encore des coquins et des lâches contre les hommes braves et vertueux. Nous avons donc contre nous, d'un pôle à l'autre, tous les hommes de la première espèce; mais nous aurons pour nous la foule innombrable de leurs dupes, de leurs victimes, de leurs esclaves brutes et féroces qui vont se déchaîner. Nos ennemis domestiques sont bien méprisables ! nos ennemis du dehors ne le sont pas moins ; mais il faut nous mettre en défense. Il faut montrer aux malheureux Européens, qui nous invoquent tout bas comme leurs dieux et leurs libérateurs, que nous ne craignons ni la horde Ibride de leurs bourreaux couronnés, ni les satellites de ces bourreaux ; qu'incapables d'attaquer qui que ce soit, nous laverons la moindre attaque, la moindre insulte, dans le sang impur des despotes qui l'auront commise, ou qui y auront trempé ; qu'en cas d'attaque combinée, armés d'un courage sans exemple, et couverts par la providence d'une égide impénétrable, nous sommes prêts à écraser cette vermine

409

de tyrans qui afflige encore l'Europe d'une plaie de quinze siècles. Nous balayerons tous ces monstres avec une rapidité que n'auront su prévoir Boniface ni Gabriel Riquetti; tout l'univers, aux êtres de leur espèce près, sera notre auxiliaire : l'homme enfin sera libre, et la Nature purgée.

Patriotes dévoués à la chose publique, et vous aussi, patriotes encore foibles, auxquels il reste des préjugés, ne dédaignez pas d'écouter ma voix franche et sincère. Dans un supplément très-prochain, je tâcherai de vous montrer LE SEUL REMÈDE AUX DANGERS DE LA NATION, remède dont la simplicité et la netteté frapperont d'autant plus, que je ne vois pas *que personne y songe.*

BAILLIO, Volontaire de la Garde-Nationale-Parisienne ; de la Société des Amis de la Liberté de la Presse ; auteur de la dénonciation de Latour Dupin.

Cet Ouvrage se distribue rue Gilcœur, N° 4, ainsi que les autres ouvrages de l'Auteur.

A PARIS, de l'Imprimerie de CHALON, rue du Théatre-Français, l'an 2e. de la Liberté.

Vie privée